

Mouvements du désir

Janick Beaulieu

Numéro 170, mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1994). Compte rendu de [*Mouvements du désir*]. *Séquences*, (170), 41–42.

Because Why

Because Why est le premier long métrage d'Arto Paragamian, un jeune cinéaste montréalais prometteur, déjà auteur de courts métrages remarquables, **The Fish Story** (1987) et **Across the Street** (1988), pour lesquels il se mérita le Prix Norman-McLaren attribué au meilleur film lors du Festival du cinéma étudiant canadien (qui se déroule de concert avec le FFM). Dans ces films, Paragamian témoigne d'une approche originale et personnelle, dans un style novateur rappelant tantôt Woody Allen, tantôt Bill Forsyth.

Par son humour, humour subtil marqué d'observations ironiques de faits et gestes quotidiens, **Because Why** se trouve plus en commun avec l'univers de l'auteur de **Gregory's Girl** qu'avec celui de l'auteur de **Stardust Memories**.

Après un séjour de cinq ans à l'étranger, Alex revient à Montréal, une ville qu'il ne reconnaît plus. Son «ex» désormais mariée, son copain photographe devant partir pour l'Égypte, Alex se retrouve seul, un étranger dans sa propre ville. Fils de parents arméniens, Paragamian avait fait du dépaysement et du déracinement un thème majeur d'**Across the Street** (qui racontait les péripéties d'un enfant d'immigrants enlevé par des voleurs). Dans **Because Why**, le réalisateur souligne ce thème en confrontant Alex à une foule de personnages des plus bizarres (vieillards philosophes, éboueurs chanteurs d'opéra, concierge quasi inerte) ou en le cadrant dans des situations inconfortables, souvent prisonnier dans l'environnement géographique. C'est ainsi qu'on retrouve Alex enfermé dans une cabine téléphonique, assis sur un siège de toilette ou coulant à pic dans un canot (abandonné par Anne, il est alors forcé de regagner la rive à la nage). Paragamian utilise l'image cinématographique avec beaucoup de créativité: par exemple, la cabine téléphonique où est enfermé Alex se trouve non seulement dans un endroit inusité et impersonnel (en plein milieu d'un viaduc), mais également au-dessus de deux voies d'autoroutes, chacune allant dans une direction opposée, comme pour mieux symboliser les tiraillements d'un personnage qui aura constamment à faire des choix: Alya ou Anne, l'amour ou les enfants, partir ou rester, se fixer ou errer. Un autre plan, caractéristique du style de

Paragamian, montre Anne plongée dans son travail, alors qu'en arrière-plan son fils remplit un pot d'eau. L'enfant quitte le cadre et, après un instant, on entend sonner. Il s'agit d'Alex, tout mouillé, qui demande à Anne s'il ne pourrait pas avoir une petite conversation avec son fils.

Le regard détaché que le réalisateur-scénariste pose sur les gens et les



Michael Riley et John Downhill

événements fait en sorte qu'on a parfois l'impression qu'il ne se passe rien, sinon pas grand-chose. En fait, ne serait-ce pas pour souligner le vide existentiel de ses personnages que Paragamian s'attarde le plus souvent à des conversations le plus souvent vides de sens? Cette démarche de l'auteur, qui ne va pas sans créer certaines longueurs, pourrait en irriter quelques-uns et décevoir ceux qui ont vu **Across the Street**, un film qui se déroulait à un rythme passablement endiablé. Le passage du court au long métrage s'avère donc, pour Paragamian, un peu difficile. Et avec 104 minutes, **Because Why** est peut-être un peu trop long. Il s'agit toutefois là de défauts communs à bien des premières oeuvres, même celles des cinéastes les plus talentueux. Parce qu'il faut bien le dire, malgré quelques faiblesses (manque d'unité, longueurs, effets répétitifs), **Because Why** se révèle un petit film sympathique d'une intelligence raffinée. On doit féliciter Aska Film et Claude Gagnon, le producteur, de bien vouloir donner leur chance à de jeunes cinéastes locaux.

Éric Beauchemin

BECAUSE WHY — Réal.: Arto Paragamian — Scén.: Arto Paragamian — Phot.: André Turpin — Mont.: Christine Denault — Mus.: Nana Vasconcelos — Son: Yvon Benoît — Déc.: Patricia Christie — Int.: Michael Riley (Alex), Martine Rochon (Alya), Doru Bandol (Arto),

Heather Mathieson (Anne), Victor Knight (Albert), Hank Hum (André) — Prod.: Claude Gagnon, Yuri Yoshimura-Gagnon, François Pouliot — Canada — 1993 — 104 minutes — Dist.: Aska Film.

Mouvements du désir

Les émotions peuvent avoir le coeur généreux et la main hésitante.

Il n'est que de voir un soleil au profil bas et une lune aux allures altières pour invoquer la confusion des sentiments. **Mouvements du désir** de Léa Pool reluque le désir amoureux en train de naître sur le double ruban d'acier qui nous conduit de Montréal à Vancouver.

À Montréal, Vincent se donne dans l'électronique. Il s'en va à Vancouver rejoindre son amie. Catherine avec sa fille Charlotte de sept ans fuit un Montréal imbuvable à cause d'Ismaël qui vient de lui préférer un homme. Il faut savoir qu'Ismaël n'a rien à voir avec la naissance de Charlotte. Cette dernière est le fruit de la rencontre d'un soir.

Quand des atomes crochus se désirent, on peut parler d'une rencontre magique ou d'un coup de foudre. C'est alors que les atomes s'ornent des ailes d'un Cupidon. Dans ce contexte, que penser de l'éclair? Précède-t-il le désir ou procède-t-il du désir? La psychologie des orages pourrait en dire long sur la météo des instants amoureux. D'autant plus que l'instinct se nourrit de chocs électriques en instance de circuits plus ou moins longs. Ici, les atomes amoureux pratiquent une méfiance normale. Notre Catherine échaudée craint le désenchantement d'une nouvelle aventure. Quant à Vincent, ses atomes ne

Jean-François Pichette et Valérie Kapriski



semblent soumis qu'à l'aspiration d'un aimant qui loge à Vancouver. Entre les deux, le coup de foudre tardera à se faire entendre parce que Catherine trouve Vincent bizarre à cause de sa chemise d'un jaune douteux qui ne sied pas avec sa personnalité apparente. Et lui ne semble habité que par sa tendre moitié de Vancouver.

Fidèle à sa manière, Léa Pool continue de croire et, par la même occasion, de nous faire croire à l'utilisation judicieuse des symboles. Ici, le long périple de quatre jours en train sert de véhicule à la description psychologique des mouvements du désir, quelque part dans les éphémérides des sentiments. Tout le rythme du film épousera les pulsations et les arrêts du train. D'ailleurs, le train ressemble à plusieurs de nos comportements humains. Quand il est heureux, il poursuit son petit bonhomme de train tout en vaquant à son train-train guilleret. Il siffle de joie pour fêter son arrivée en gare. Il soupire quand il s'arrête. Lorsqu'il semble parti pour la gloire, il y va de tous ses tuyaux. Devant un passage à niveau, il lui arrive de se lamenter en hurlant d'une façon lugubre à la manière d'un animal blessé. Les trains n'ont pas fini de nous étonner.

Le train en mouvement propose un rythme naturel comme une portée de fond à toutes les mélodies du corps et de l'âme. Le train de Léa Pool va jusqu'à nous suggérer des désirs amoureux. Et la belle musique de Zbigniew Preisner y va parfois à fond de train. Le thème du voyage se déroule sous la gouverne du saxophone. C'est le même instrument qui accompagne le désir dans la scène de danse. Ici, le saxophone vient dilater les pores du désir. Le thème de l'amour est d'abord développé au piano pour ensuite être orchestré à la manière des grandes orgues aux allures triomphantes.

Toute la facture du film repose sur l'alternance du réel et de l'imaginaire. Comme nos deux amants se connaissent peu, ils imagineront l'univers de l'autre en y projetant leur propre univers. Certaines images mentales en mélangeant le réel et l'imaginaire prendront la forme d'un rêve angoissant. Par exemple, lorsque Catherine trouve une horloge sans aiguilles à la place de Vincent, cela veut sans doute nous signifier l'angoisse de Catherine qui craint de perdre Vincent. Autour de ce couple en train de tisser des motifs amoureux sur le métier du désir, gravite une flore aussi

étrange que fascinante. Il y a cette aveugle qui sait voir plus loin que les apparences. On y remarque ce vieux couple dont la tendresse dégage l'odeur tenace d'une attention continue. Je n'oublie pas ce comptable qui n'en finit plus de nettoyer ses lunettes comme pour mieux régler ses comptes avec la vision de la vie. On y surprend Tadzio, un jeune voleur énigmatique. On le croirait sorti d'un film de Visconti. Ce personnage secondaire génère à lui seul un thème musical. C'est dire l'importance de ce Tadzio dont les tendances suicidaires viennent signifier l'urgence d'aimer pour notre nouveau couple. Tadzio représente la face cachée du bonheur avec son cortège de déplaisirs et de déceptions. Sa peine d'amour d'une cruauté insoutenable déboussole son comportement. Il fait contraste avec les instants amoureux du couple Catherine-Vincent. Il vient souligner l'ampleur et la fragilité de toute relation amoureuse.

Léa Pool se montre capable de manier l'insolite avec un bonheur étonnant. J'en veux pour preuve cette séquence où le service funèbre d'un escargot s'accompagne du cantique des *Anges dans nos campagnes*. C'est du Arrabal amélioré! Quand j'ai appris que **Mouvements du désir** avait été filmé avec caméra à l'épaule, j'ai été saisi d'une petite frayeur parce qu'une caméra à l'épaule peut devenir aussi agaçante que les sautes d'humeur d'un adolescent. Ce que je craignais n'a pas eu lieu. La caméra de Pierre Mignot ne souffre pas de la maladie de Lelouch. Et les images sont souvent d'une beauté souveraine.

Un film pour voyeurs? Non. C'est un pourvoyeur en émotions subtiles à travers des sentiments qui s'apparentent aux teintes du pastel (le gris et le bleu) comme pour mieux respecter le non-dit des éclairs discrets et du tonnerre en suspension. Catherine dit à la fin: «Mon Dieu! Faites que ce train n'arrête jamais!» Nos désirs ont un goût d'éternité: ils sont infinis. On en a même fait une preuve par l'absurde de l'existence d'un au-delà. Si **Europa** nous a appris que le train pouvait prendre la figure d'un train d'enfer, **Mouvements du désir** prend l'allure de la découverte d'un pays inconnu où les îles ont des ailes.

Janick Beaulieu

MOUVEMENTS DU DÉSIR — Réal.: Léa Pool
— Scén.: Léa Pool — Phot.: Pierre Mignot —

Mont.: Michel Arcand — **Mus.:** Zbigniew Preisner — **Son:** Michel Arcand — **Déc.:** Serge Bureau — **Cost.:** Sabina Haag — **Int.:** Valérie Kapriski (Catherine), Jean-François Pichette (Vincent), Jolianne L'Allier-Matteau (Charlotte), William Jacques (Tom), Mathew Mackay (Tazio), Élise Guilbault (la femme aveugle) — **Prod.:** Denise Robert — Canada (Québec)/Suisse — 1994 — 94 minutes — **Dist.:** Alliance/Vivafilm.

Un deux trois soleil

Le dernier Blier est arrivé. L'époque où on le criait sur les toits, comme pour un bon vin, semble révolue. Un film de Bertrand Blier n'a malheureusement plus la saveur typique de ses grands crus, le goût corsé de films comme **Les Valseuses** ou **Buffet froid**. Le Château Blier a passablement perdu de sa verdeur; sa robe est terne et son bouquet à peine perceptible.

Pourtant, cela commence plutôt bien. L'affiche est sympathique - Grinberg sur le bout des pieds embrassant Mastroianni, le générique original et la première image saisissante. Vlan! se dit-on un instant. Voilà du grand Blier. En gros plan gênant, Victorine boit son chocolat avec le regard de sa mère bien collé à son visage. Il y a quelque chose d'organique, de cru et de choquant dans cette image, comme une manière tout à fait *Blier* de nous en mettre plein la gueule. Après, toutefois, les choses se gâtent.

Bien sûr, il y a Marseille. Le soleil de Marseille. Des plans d'ensemble de la banlieue, parce que, cette fois, Blier a décidé de plonger son récit dans la banlieue qui, à dire vrai, aurait bien pu ne pas en être une. À part les clichés qu'il y ressasse sur la vie banlieusarde, on voit bien qu'il n'y a jamais mis les pieds.

Un deux trois soleil raconte la vie de Victorine, de l'enfance à la maternité. Elle grandit, c'est-à-dire que ses seins

Au centre, Anouk Ginsberg

